

—Tout a donc marché à vos désirs ?

—Admirablement. Le père a été des plus aimables et la fille fort gracieuse. Aussitôt ancoré dans la maison, je lâcherai ma déclaration et, avec l'aide du secret que vous m'avez révélé, j'espère qu'elle sera bien accueillie.

—A d'autres, mon bon ! fit la Bédache en haussant les épaules. Vous ne venez pas plus pour épouser que pour vous pendre. Vous m'avez plutôt l'air d'un malin qui guotte un bon tour à jouer.

Deux jours plus tard, la patache de Mortreuil déposait la Cardoze devant la porte de la petite maison. Le bavardage de l'aubergiste avait d'abord appris à tout le pays que François attendait sa belle-sœur. Ses chevaux n'étaient pas encore débridés, que le conducteur de la patache avait déjà conté à vingt personnes qu'il venait d'amener la belle-sœur attendue, et la nouvelle courut aussitôt dans le village.

—Voilà un beau brin de fille et une rude matoise ! il faudra que je veille au grain, s'était dit la Bédache à la première vue de Nicole.

Une heure après son arrivée, pendant que la vieille fille les avait laissés seuls afin d'aller chez Frochon le prévenir d'envoyer maintenant ses repas pour trois personnes, la Cardoze, un peu émue, dit à Perrier en souriant :

—Souhaiterais-tu d'être père ?

—Vrai ! s'écria le docteur, ivre de joie.

Le lendemain matin, Nicole, qui ne connaissait que le honnête exploit de M. de Saint-Dutasse, apprenait de Perrier le secret qui lui avait été révélé par la Bédache.

—Y crois-tu ? demanda-t-elle.

—Franchement, j'en doute depuis que j'ai vu ce Faustol... une vraie figure d'honnête homme.

—Qu'est-ce que ça prouve ? Sais-tu au monde plus honnête face que celle de M. de Jozdres... et, pourtant, quel profond coquin !

—Peut-être as-tu raison, concéda le docteur.

—Et tu dis que la jeune fille ne se doute de rien ?

—Autant qu'il m'a paru, elle n'a pas le moindre soupçon... pour le moment du moins...

—Alors il ne faut pas attendre qu'elle apprenne cette vérité autrement que par toi. On croirait que tu ne t'es aperçu de rien et on t'écarterait pour s'adresser à un autre dans la discrétion duquel on aurait confiance. Tandis que si la première nouvelle vient de toi, on te gardera par crainte... puis plus tard on achètera ton silence...

—Ça va être rude à dire.

—Mieux vaut passer pour un Lutor que pour un âne... Je te répète qu'il ne faut pas leur laisser la possibilité de s'adresser à un autre qu'à toi.

—Par qui dois-je commencer ?

—Par Faustol. C'est sur lui que ta révélation produira le plus d'effet.

—Parce que ?

—Mais parce que, suivant le dicton, c'est toujours celui qui se sent morveux qui se mouche.

Le docteur secoua la tête :

—Oui, dit-il, mais je ne crois pas que Faustol ait le soin de se moucher.

—Est-ce que tu vas encore m'ennuyer avec ta figure d'honnête homme ! puisque la Bédache t'a positivement affirmé l'avoir vu entrer chez sa fille.

—Pourquoi ne veux-tu pas que ce soit de Saint-Dutasse le

soul coupable ? insista Perrier, auquel, depuis qu'il avait vu Albert, la confiance de François inspirait de sérieux doutes.

—Alors la Bédache aurait menti ?

—Elle peut au moins s'être trompée.

—Prétends-tu soutenir qu'elle n'a pas surpris le père se glissant chez la donzelle ?

—Non, mais elle a mal interprété le motif de cette nocturne visite.

—Et moi j'ai la conviction que notre sorcière a deviné juste.

—D'où te vient cette certitude ?

—De ce même dicton que je citais tout à l'heure et dont tu refuses de faire l'application aux circonstances en négligeant de te rappeler le passé.

—Le passé ? répéta le médecin qui se mit à interroger ses souvenirs.

—Trouves-tu ?

—Non. Précise mieux.

—Ton Faustol ne s'est-il pas parfaitement senti morveux quand il a flanqué la François à la porte ? S'il n'a pas voulu se débarrasser d'un témoin de ses nocturnes caravanes, explique-moi le motif de ce brutal et prompt congé... Dis-moi en même temps, d'après ce que t'a raconté cette Bédache, pourquoi le Faustol n'a même pas bronché quand, en guise d'adieu, elle lui a lancé son " Adieu, Loth, " qui, certes, contient une assez claire accusation pour qu'un innocent s'en émeuve ?

—Alors les apparences sont grandement trompeuses, dit naïvement Perrier plus qu'à demi ébranlé dans sa conviction par les raisons de sa femme.

La Cardoze se mit à rire :

—Voyons, reprit-elle, avoue, mon cher, que tu n'as été qu'un gros bêta qui s'est laissé tromper par une vraie rouée faisant la naïve ?

—O'est fort possible, confessa le docteur, se déclarant vaincu.

—Donc, continua Nicole, il faut leur prouver que tu n'as pas été leur dupe et, quand tu y retourneras...

—Aujourd'hui même... je leur ai promis une nouvelle visite sous trois jours et ils sont écoulés.

—Eh bien, aujourd'hui donc, tu dois mettre le feu aux poudres. Après l'explosion, et suivant son résultat qui t'apprendra à quoi tu peux t'en tenir, nous verrons ce qu'il est possible de tirer des Faustol.

—J'y vais tout de suite, dit le jeune homme empressé à partir.

En lui tendant son chapeau, la Cardoze se reprit à rire et lui répéta :

—Tu sais ? pas d'attendrissement stupide... Ne te laisse pas enfoncer par leurs simagrées.

Il était environ dix heures du matin quand Perrier se mit en route pour la maison Faustol. Encore ému par les moqueries de sa moitié sur sa crédulité, il oheminait en se disant :

—Nicole a raison. Je me suis fait rouler par une fautive Agnès. Ce matin, je vais étudier sa figure que je n'ai pu voir l'autre soir, quand je me suis laissé prendre à son petit ton de sainte-nitouche.

Il fut interrompu au milieu de ses réflexions par une voix qui s'écriait :

—Ah ! ça se trouve bien que je vous rencontre, j'allais précisément vous chercher.